

# Pas-tout

Elisabeth Godart-Benard

*Lacan va mettre à profit ce sens maximal de la particulière, le pas-tout, qui embête tellement Aristote, lequel cherche sans cesse à le réduire. Lacan trouve en effet dans cette particulière maximale, le pas-tout, l'instrument qui, au lieu de faire accéder au tout de l'universelle dont il n'a que faire, va lui permettre de soutenir une existence sans essence. Ce qui viendrait permettre d'écrire l'existence de la femme par rapport à la loi phallique à l'essence de laquelle elle ne participe pas. Avec le pas-tout, Lacan peut sortir d'une simple opposition homme-femme, où l'un serait quelque chose et l'autre pas, pour faire valoir une incompatibilité logique entre le tout et le pas-tout qu'il nomme non-rapport.*

*I*l n'y a pas de rapport sexuel, voilà un énoncé hyper connu, qui ferait presque slogan ou ralliement ou reconnaissance voire mot de passe, et qui dès lors se présenterait comme un fait acquis peu susceptible de réouverture. Guy Le Gaufey disait lors d'un exposé qu'il fit sur ce thème à Paris le 28 mars 2004 : *Il s'agit plutôt de l'arbre qui cache la forêt d'une élaboration complexe depuis bientôt trente ans*<sup>1</sup>.

Alors, plutôt que de tenter une définition, une explication de texte, ou encore une évaluation de la pertinence de la formule je me suis posé la question de sa genèse. Qu'elle est la genèse de cet énoncé, comment a-t-il réussi à s'établir à travers une masse d'enjeux souvent flous, parfois enchevêtrés, voire contradictoires, c'est le parcours que nous allons tenter de faire sur les traces ouvertes par Guy Le Gaufey que nous citerons au fur et à mesure de notre propre élaboration.

On peut, en gros, nous dit-il fixer l'acte de naissance de cet énoncé dans les années 1960, et remarquer que rien de tel n'est en place, en effet, avant l'invention de l'objet *a* dont il faut ici retracer rapidement la genèse.

Soulignons que l'objet *a* deviendra le point

<sup>1</sup> Nous citerons en italique Guy Le Gaufey dans son exposé de ce 28 mars 2004.

central de la dynamique désirante dans son rapport à la question du manque, ce sera l'objet cause du désir, d'un désir dont les défilés seront placés exclusivement sous le gouvernement de la loi phallique. *Le précurseur le plus notable n'est autre que l'objet dit métonymique, qui fleurit tout au long du commentaire du petit Hans dans La relation d'objet, en 1956-1957, un objet qui doit tout à la fois convenir cliniquement à l'objet fétiche et à l'objet phobique, mais doit tout autant convenir au système conceptuel dans lequel Lacan déploie alors son enseignement depuis plusieurs années, à savoir d'une part la ternarité, basée sur les trois dimensions Imaginaire, Symbolique et Réel et d'autre part sur le langage. C'est avec le langage que Lacan va absorber peu à peu les concepts freudiens et en produire d'autres de son cru. Nous connaissons cette formule, tout aussi rebattue, selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage. Cette formule est ainsi présente dès 1956 dans le séminaire Les psychoses sous cette forme :*

Quant aux symptômes, c'est toujours une implication précisément de l'organisme humain dans quelque chose qui est structuré comme un langage, c'est-à-dire où tel ou tel élément de son fonctionnement va entrer en jeu comme signifiant.<sup>2</sup>

Deux éléments de la syntaxe langagière intéressent particulièrement Lacan, la métaphore et la métonymie, identifiés à la condensation et au déplacement freudiens, comme éléments de la logique signifiante susceptibles de supporter certains phénomènes inconscients dans leurs manifestations normatives ou symptomatiques.

Dans le même temps Lacan poursuit son élaboration de l'objet phallus. Le phallus est d'une part considéré comme le tiers élément relationnel entre la mère et l'enfant, l'organe phallus, l'objet phallus, en tant qu'il serait le manque central de la mère et organiserait sa relation subjective avec l'enfant, suivant en cela la doctrine freudienne. Et, d'autre part comme objet métonymique (c'est-à-dire trope langagier : une partie pour le tout) en tant qu'il serait l'élément partout présent dans le signifié intégrant

ainsi le phallus dans une logique langagière, signifiante, inconsciente, centrale.

*Tout ce qui s'écrivait sur l'objet, en tant que métonymie, dans ces années-là – venu pour l'essentiel d'outre-Manche – reposait sur une dualité jugée toute naturelle : sujet-objet, issue également de la tradition philosophique que Lacan récuse.*

Où trouvons – nous cela ?

Il le dit en clair le 28 novembre 1956 dans *La relation d'objet* dans une séance au cours de laquelle il est fait amplement référence à un article de Winnicott :

Toute la notion de relation d'objet est impossible à mener, impossible à comprendre, impossible même à exercer si l'on n'y met pas comme élément – je ne dis pas médiateur, car ce serait faire un pas que nous n'avons pas encore fait ensemble –, un tiers élément qui est un élément, du phallus pour tout dire, ce que je rappelle aujourd'hui au premier plan par ce schéma : Mère – Phallus – Enfant<sup>3</sup>.

Étonnante triade, hétérogène dans la valeur de ses éléments, où la danse est menée par ce tiers élément, le phallus, ce *faucou qui circule partout dans le signifié*<sup>4</sup>, qui se duplique à l'infini tout en restant à jamais unique et sans équivalent aucun, une sorte de joker général pour toute valeur de signifié en même temps que :

C'est un fait, les femmes s'échangent comme objet entre les lignées mâles, et elles y entrent par un échange qui est celui de ce phallus qu'elles reçoivent symboliquement, et en échange duquel elles donnent cet enfant qui, pour elles, prend fonction d'ersatz, de substitut, d'équivalent du phallus, et par quoi précisément elles introduisent dans cette généalogie symbolique patrocenrique, et en elle-même stérile, la fécondité naturelle.

Mais c'est en tant qu'elles se rattachent à cet objet unique, central qui est caractérisé par le fait qu'il n'est justement pas un objet, mais un objet ayant subi de la façon la plus radicale la valorisation symbolique, le phallus, c'est par l'intermédiaire de ce rapport au phallus qu'elles entrent dans la chaîne de l'échange symbolique, qu'elles s'y installent, qu'elles y prennent leur place et leur valeur<sup>5</sup>.

2 Jacques Lacan, *Les psychoses*, Le séminaire, version AFI, séance du 11 avril 1956, p. 347.

3 Jacques Lacan, *La relation d'objet*, version AFI, séance du 28 novembre 1956, p. 17.

4 Comme il appellera le phallus dans *Les formations de l'inconscient* au cours de la séance du 29 janvier 1958.

5 Jacques Lacan, *La relation d'objet*, version AFI, séance du 30 janvier 1957, p. 119.

Nous suivons le développement de Lacan dans son progrès, notons néanmoins que cette idée selon laquelle les sociétés humaines s'organiseraient avec une loi de l'échange des femmes versus le phallus est une théorie anthropologique, bienvenue pour Lacan, mais largement remise en cause par l'anthropologie post structuraliste.

A partir de cette citation notons que nous avons affaire à deux objets, la mère et le phallus, affectés tous deux d'une certaine valeur métonymique, à la fois différenciés et phallicisés. Nous allons voir que dans le même temps où la mère prendra une place dans l'horizon de *das Ding*, de la Chose, concept freudien qui sera introduit comme tel le 9 décembre 1959 dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, le phallus sera nettement distingué comme fonction. Vont se démêler peu à peu deux nœuds du manque, disons schématiquement d'une part le phallus en tant qu'il manque à la mère, et d'autre part tout ce qui s'articule avec l'objet *a* qui se fonde sur l'hypothèse d'un fantasme originaire du corps maternel primitif perdu. Ces deux espaces du manque qui résultent d'un imaginaire de la représentation du sujet, Lacan se donne le projet d'en trouver l'origine réelle dans des articulations langagières.

*Nous retrouvons la place centrale du phallus, toujours dans le séminaire La relation d'objet, lorsque Lacan en vient à commenter la fonction du voile dans la production de l'objet fétiche-phobique :*

Le rideau prend sa valeur, son être et sa consistance d'être justement ce sur quoi se projette et s'imagine l'absence. Le rideau, si l'on peut dire, c'est l'idole de l'absence [...] C'est bien là ce dans quoi l'homme incarne, idoléfie son sentiment de ce rien qui est au-delà de l'objet d'amour<sup>6</sup>.

Lacan en vient ainsi à parler du rythme ternaire fondamental de la relation symbolique : sujet — objet — au-delà :

...Ce phallus est toujours au-delà de toute relation entre l'homme et la femme...<sup>7</sup>

*Et cet au-delà c'est donc le phallus, l'objet phallus, qui prend une valeur symbolique du*

*fait de cette possibilité de s'inscrire dans l'alternative significative, présence-absence :*

Cet objet là, il a un nom, il est pivot, il est central dans toute la dialectique des perversions, des névroses, et même purement et simplement de tout développement subjectif. Il s'appelle le phallus<sup>8</sup>.

Le phallus se présente donc comme l'axe fondamental de tout développement subjectif et de deux triades, la triade : mère-enfant-phallus et femme-homme-phallus, avec lesquelles s'organiseraient tous les démêlés de la subjectivité dite normale ou pathologique.

*Or ce phallus – dont il faut remarquer tout de suite qu'il se présente sous les espèces d'un substantif – ne sera plus qu'un adjectif quelques années plus tard : la fonction phallique, et deviendra par là même le support d'une fonction indépendante qui s'appliquera au signifiant. Pour l'heure, il est commenté par Lacan d'une façon qui importe au plus haut point, puisque loin de se réduire à sa fonction corporelle, il concentre sur lui toute la globalité de la signification. Il n'y a d'autre signification que phallique :*

Je vous dirais que fréquemment dans le système signifiant, nous devons considérer que le phallus entre en jeu à partir du moment où le sujet *a* à symboliser comme tel dans cette opposition du signifiant au signifié, le signifié, je veux dire la signification.

Ce qui importe au sujet, ce qu'il désire, le désir en tant que désiré, le désir du sujet, quand le névrosé ou le pervers *a* à le symboliser, en dernière analyse, c'est littéralement à l'aide du phallus. Le signifiant du signifié en général, c'est le phallus<sup>9</sup>.

Dans sa conférence Guy Le Gaufey insiste sur ce moment transitoire de l'élaboration lacanienne (1956-1958) qui lie le phallus et l'objet métonymique :

...ce phallus [...] dans le signifiant, nous pouvons nous contenter de le situer comme cela : c'est un objet métonymique en ceci qu'il est de toute façon ce qui, à cause de l'existence de la chaîne signifiante, va circuler comme le furet partout dans le signifié. Il est dans le signifié ce qui résulte

6 Jacques Lacan, *La relation d'objet et les structures freudiennes*, 30 janvier 1957, version AFI, p. 120.

7 *Ibid.* p. 118.

8 Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient*, séance du 5 février 1958, version Seuil, p. 232.

9 Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient*, version Seuil, séance du 12 février 1958. p. 240.

de l'expérience du signifiant [...] ce signifié prend le rôle majeur, et en quelque sorte d'objet universel pour le sujet<sup>10</sup>.

Et finalement, à ce moment là, de quelle sorte *d'objet universel pour le sujet* s'agit-il? Quel signifié pour ce signifiant, il le dit à la séance suivante :

...le phallus va devenir le signifiant du pouvoir, le sceptre, et aussi ce grâce à quoi la virilité pourra être assumée<sup>11</sup>.

Il faudra s'en souvenir... Mais relevons ici que le phallus n'est pas simplement un opérateur qui organiserait le sexuel, mais qui, plus largement encore, organiserait l'ensemble des relations de pouvoir sur un plan horizontal entre deux genres et deux seulement : les hommes et les femmes, et sur un plan vertical vis-à-vis des enfants. Il organiserait l'ensemble des relations humaines sur la base de ce pouvoir que son statut lui conférerait. Pouvoir sexuel dans l'acte sexuel lui-même, pouvoir viril, mais aussi pouvoir organisateur du socius familial et au-delà de la société, pouvoir politique donc. C'est dans cette perspective que s'inscrit le débat actuel sur l'autorité dont sont parties prenantes certaines institutions psychanalytiques.

Alors, comment les choses cheminent-elles? Nous pourrions dire que le phallus va devenir une fonction, et même une fonction littéraire, et que, anticipons, c'est à l'objet *a*, l'objet cause du désir – comme l'est, par exemple, une certaine idée de la femme pour un homme – que sera alors attribuée la valeur métonymique. Au fond, par ces citations ce qui nous est dit c'est qu'à ce moment là l'objet qui est à prendre en compte dans l'analyse n'est pas un objet au sens perceptif et empirique du terme, l'objet matériel, l'objet visé, l'objet en avant, obscur ou pas, pour citer Bunuel, mais que cela concerne une cause, l'objet cause du désir.

Le 27 mai 1959, dans *Le désir et son interprétation*, Lacan parle de l'objet métonymique comme d'un :

... objet en tant que support imaginaire de ce rapport de coupure, nous l'avons vu aux trois niveaux de l'objet : prégénital, de la mutilation castitative, et aussi de la voix hallucinatoire...

Il nous faut certainement penser que ce rapport de coupure entretient une relation de filiation avec le complexe dit de sevrage sur quoi Lacan avait très fortement insisté dans *Les complexes familiaux*, en 1938, pour en faire une articulation essentielle de la rupture traumatique de la relation primitive de l'enfant à la mère.

Avec le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan va se lancer dans le commentaire du *das Ding* freudien tel qu'il le trouve dans *l'Esquisse*, ce qui lui permet de laisser entrevoir pour presque la première fois de façon claire, ce qu'il en serait d'un objet *non-narcissique*, non spéculaire, non assignable au miroir. Une sorte d'objet qui au-delà de la supposée plénitude de la relation narcissique au miroir introduit une faille, un manque invisible.

*Et là, il affirme qu'il faut penser un objet qui ne serait pas un objet qui serait donc structuré par la relation narcissique mais qui comme Das Ding échapperait au nœud de servitude imaginaire que représente l'image spéculaire.*

Das Ding viendrait là faire un trou dans l'image spéculaire. Pour dire les choses le plus simplement possible disons que Lacan va utiliser le concept freudien : *das Ding*, la Chose, comme quelque chose d'imaginaire mais qui ne se supporte d'aucune image. Cette Chose, disons qu'elle est équivalente à l'invention freudienne de cette sorte d'hallucination de la Chose qui serait venue à manquer comme objet de satisfaction. Et, au-delà de tous les objets partiels, ce qui se projette à l'horizon hallucinatoire, perdu par le sevrage qui deviendra la coupure puis la coupure signifiante, c'est autant l'objet partiel qu'avec lui une certaine aura maternelle. Cette *aura maternelle* est une manière de dire la Chose freudienne, *das Ding*, en jouant sur le signifiant *aura* qui résonne avec le futur du verbe avoir. Disons très sommairement qu'en avant de cette Chose mythique, inatteignable, le *das Ding* freudien, Lacan va placer l'objet *a*, dont la référence sera à la fois langagière et pulsionnelle.

*Le séminaire sur Le transfert va considérablement faire avancer cette problématique en proposant la notion d'agalma, premier temps de l'élaboration de l'objet a, de l'objet cause du désir. Ce terme grec, que Lacan dit avoir rencon-*

10 *Ibid.* 29 janvier 1958. p. 199.

11 *Ibid.* 12 mars 1958. p. 274.

*tré et remarqué bien avant de le retrouver dans le Banquet de Platon désigne bien sûr un objet précieux, un ornement, une parure, mais ce qu'il a de plus intéressant à ses yeux, c'est son côté brillant : c'est-à-dire un objet d'un nouveau type, très spécial, sans équivalence avec aucun autre, qui attire l'œil, qui est immédiatement mis en correspondance avec l'objet fétiche et dont le côté brillant en fait quelque chose qui est plus un adjectif qu'un substantif, un accident au sens aristotélicien plus qu'une substance.*

La racine d'agalma, c'est pas si commode. [...] c'est la mer qui brille [...] bref, c'est une idée d'éclat qui est là cachée dans la racine. [...] Ce dont il s'agit, c'est du sens brillant, du sens galant<sup>12</sup>.

Cet objet renvoie à un miroitement insaisissable, c'est-à-dire à quelque chose d'évanouissant qui d'emblée fait obstacle à la plénitude. Retenons le jeu de mot de Lacan : *la mer qui brille*, l'agalma vient à apparaître du plus profond de ce das Ding que nous avons appelé l'aura maternelle, ombre et brillance de la dame dans l'amour courtois selon Lacan. C'est la raison pour laquelle Lacan, en février 1961, va faire de cet objet un objet partiel :

C'est bien, il faut le dire, cela que nous, analystes, avons découvert sous le nom d'objet partiel. C'est là une des plus grandes découvertes de l'investigation analytique que cette fonction de l'objet partiel<sup>13</sup>.

L'agalma, l'objet partiel, est dit partiel chez Lacan d'être hors dimension, infini et ponctuel, ici et ailleurs, gouffre et sublime, essentiellement un point virtuel pour une attraction, une aspiration réelle, ajoutons dangereuse. *Ce n'est pas tant que cela renverrait à l'objet partiel façon Mélanie Klein, c'est-à-dire des morceaux d'une totalité à venir, les pulsions partielles ne convergent pas vers un objet total, d'où la façon dont Lacan continue ce 1<sup>er</sup> février 1961 :*

Nous [les analystes en général] avons effacé, nous aussi, tant que nous avons pu, ce que veut dire l'objet partiel ; c'est-à-dire que notre premier effort a été d'interpréter ce qu'on avait fait comme trouvaille, à savoir ce côté foncièrement partiel de l'objet en tant qu'il est pivot, centre, clé

du désir humain, ça valait qu'on s'arrête là un instant... Mais non ! Que nenni ! On a pointé ça vers une dialectique de la totalisation, c'est-à-dire le seul digne de nous, l'objet plat, l'objet rond, l'objet total, l'objet sphérique sans pieds ni pattes, le tout de l'autre, l'objet génital à quoi, comme chacun sait, irrésistiblement notre amour se termine<sup>14</sup>.

Avec *l'agalma* c'est un premier lien qui s'établit de l'*objet partiel* à l'*objet a* puisque ce qui fait la partialité de l'objet c'est sa différence d'avec l'image spéculaire, le *partiel* s'écarte ainsi de l'unité et du miroir. *Il se tourne alors vers Kant et sa table des quatre riens pour formaliser ce qu'il en serait de cet objet, de ce rien, à savoir un objet vide sans concept*, expression qui rend compte de ce que Lacan entend par objet non spécularisable, indéfinissable, sans représentation mais exerçant une fascination centrale et dangereuse dans son rapport avec ce qu'il identifie, à la suite de Freud, à la pulsion de mort.

Lacan est d'une certaine façon condamné à cette percée vers un partiel inédit, comme le dit Guy Le Gaufey, du fait d'avoir mis en place dans le champ analytique et différemment des autres – Freud compris – une unité formellement impeccable : l'image spéculaire, équivalente à la formation freudienne du moi idéal, i'(a). L'image spéculaire est un prototype de l'unité englobante, un cerclage englobant de ce que Lacan nommera en 1971 *l'unien*.

Sur le chemin de sa réalisation le sujet aurait à se définir pleinement dans son rapport à l'image spéculaire, mais dans le même temps il rencontrerait aussi ce qui fait le fond de la dialectique du désir que Lacan introduit sous la forme du manque qui le suscite. C'est à cette place que vient s'inscrire l'objet partiel, comme renvoyant à un vide, en contrepoint de l'image spéculaire plénière. *L'unité spéculaire ne peut présenter de tenue conceptuelle qu'à rencontrer les paradoxes du tout, à savoir qu'elle doit sécréter – excréter – le rien qui renvoie à l'objet partiel qui lui échappe pour assurer sa consistance.*

Il faut bien saisir que cet objet *a* qui n'est pas sans rapport avec la place de la femme relativement à l'homme et au phallus, est irréducti-

12 Jacques Lacan, *Le transfert*, version Stécriture, 1er février 1961, p. 126.

13 *Ibidem*, p. 127.

14 Jacques Lacan, *Le transfert*, séance du 1er février 1961.

ble à quelque tout que ce soit. Nous avons déjà là, sous la forme d'une impossible complétude de l'objet une préfiguration du pas-tout, de la femme comme *pas-toute*, *pas de totalité de l'objet génital* comme Lacan le soulignait dans la citation précédente. Ce *pas-tout* de l'objet, Lacan va lui donner sa raison logique dans sa relation avec l'organisateur central de la subjectivité, la fonction phallique. C'est avec la fonction phallique que Lacan va, nécessairement, devoir écrire le *pas-tout* de l'objet.

Le déplacement vis à vis de Freud est alors achevé, nous dit Guy Le Gaufey, c'est-à-dire que là où Freud envisage une sexualité qui évoluerait en deux temps avec au bout de cette évolution *diachronique* le primat du génital phallique – avec ce parti pris freudien de la régression du clitoris vers le vagin. Lacan oppose *synchroniquement* la totalité de l'image spéculaire d'un côté et le partiel de l'objet pulsionnel de l'autre. *Et cette partialité ne converge vers aucune unité, à la différence de l'unien du spéculaire* – dont la figure intuitive se présente ou se représente sous la forme d'un cercle, d'un sac, ou d'une sphère plus tard – *ni non plus vers l'unité de l'unair d'un trait: unité indivisible de comptage et de marquage*, résultant de l'identification au trait élémentaire discret, non fractionnable *et constituant la trame du système symbolique, qui aboutira au: yadl'un*.

Alors comment, dès lors, faire consister quelque chose qui se refuse à toute totalité? Là où pour Freud il n'y a qu'une seule libido, Lacan est dans la nécessité d'introduire autre chose. La seule libido phallique met les femmes et les hommes dans un rapport à la même jouissance, hiérarchisée, différenciée certes mais autour du même axe. Ceci n'est pas concevable pour Lacan qui pense le sexuel avec cette dissymétrie: d'un côté l'homme porteur de la loi phallique et de l'autre les femmes comme objet a, objet vide sans concept, avec en arrière plan: *das Ding*.

C'est ainsi que la disjonction entre le phallus qui devient une fonction et la mise en place de l'objet partiel, va aboutir au *non-rapport*, en fonction des places qui vont être données à ces deux fonctions.

*L'affaire commence à s'éclaircir avec Un discours qui ne serait pas du semblant, notamment dans la séance du 17 février 1971:*

Il convient de marquer ceci de tout à fait nouveau, ce que j'ai appelé l'effet de surprise, de comprendre ce qui est sorti, quoi que cela vaille, du discours analytique. C'est qu'il est intenable d'en rester d'aucune façon à cette dualité [celle du yin et du yang, par exemple] comme suffisante, c'est que la fonction dite du phallus, qui est à vrai dire la plus maladroitement maniée, mais qui est là, qui fonctionne dans ce qu'il en est, non pas seulement d'une expérience, liée à ce je ne sais quoi qui serait à considérer comme déviant, comme pathologique, mais qui est essentiel comme tel à l'institution du discours analytique, cette fonction du phallus rend désormais intenable cette bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui littéralement volatilise ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport.<sup>15</sup>

Lacan poursuit donc son élaboration vers l'établissement logique d'une foncière dissymétrie homme-femme. Guy Le Gaufey fait remarquer que le phallus n'est plus ici un objet mythique ou symbolique, flou par rapport à l'objet a, mais une fonction – référence à Frege –, *et qui dit fonction, dit par principe et par définition, une relation qui s'inscrit dans un rapport, puisqu'une fonction c'est une mise en rapport. Elle n'est même que cela*. Mais, précisément Lacan va s'employer à chercher comment écrire le phallus comme fonction, d'une manière telle qu'elle n'établisse aucun rapport qu'on puisse écrire entre homme et femme. L'enjeu est de taille puisque la fonction du phallus c'est, selon Lacan, la signification plus spécialement affectée à l'homme et plus précisément au père, avec en arrière plan le nom-du-père.

Les deux séries que Lacan articule à cette fonction du phallus ne seraient d'ailleurs plus seulement le couple homme-femme, mais leur positionnement au regard de la jouissance. Cette fonction phallique nomme désormais le rapport de chaque être parlant, chaque parlêtre, à des jouissances différenciées. Lacan peut donc rajouter que le phallus ainsi entendu « *ne désigne nullement l'organe dit pénis avec sa physiologie* »<sup>16</sup>, bien que le pénis reste immanquablement un support du phallus.

15 Jacques Lacan, D'un discours qui ne serait pas du semblant, version AFI, séance du 17 février 1971, p. 59.

16 Ibid.

Ensuite Lacan va passer du rapport sexuel à la loi sexuelle laquelle ambitionne d'articuler le rapport de chaque sexe à la jouissance – donc de faire de la fonction phallique ce qui permettra de différencier homme et femme d'une manière nouvelle, de construire cette différence, et ainsi de cesser de la tenir pour un donné premier biblique sur lequel tout le reste pourrait se construire.

L'année d'avant, le 10 mars 1970, il aura dit comment il entendait la fonction du phallus dans *L'envers de la psychanalyse* :

Je ne suis pas du tout en train de dire que l'Œdipe ne sert à rien, ni que cela n'a aucun rapport avec ce que nous faisons. Cela ne sert à rien aux psychanalystes, ça c'est vrai, mais comme les psychanalystes ne sont pas sûrement des psychanalystes, cela ne prouve rien. De plus en plus, les psychanalystes s'engagent dans quelque chose qui est, en effet, excessivement important, à savoir le rôle de la mère. Ces choses, mon Dieu, j'ai déjà commencé de les aborder.

Le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. C'est capital. Le désir de la mère n'est pas quelque chose qu'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes – c'est ça, la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça, le désir de la mère<sup>17</sup>.

Alors, j'ai essayé d'expliquer qu'il y avait quelque chose qui était rassurant. Je vous dis des choses simples, j'improvise, je dois le dire. Il y a un rouleau, en pierre bien sûr, qui est là en puissance au niveau du clapet, et ça retient, ça coince. C'est ce qu'on appelle le phallus. C'est le rouleau qui vous met à l'abri, si, tout d'un coup, ça se referme. [...] J'ai donc parlé à ce niveau de la métaphore paternelle. Je n'ai jamais parlé de complexe d'Œdipe que sous cette forme. Cela devrait être un peu suggestif, non ? J'ai dit que c'était la métaphore paternelle, alors que ce n'est tout de même pas ainsi que Freud nous présente les choses. [...] Freud tient à ce que ce soit réel. Il y tient. Il a écrit tout *Totem et Tabou* pour le dire – ça s'est forcément passé, et c'est de là que tout a démarré. A savoir, tous nos emmerdements – y compris celui d'être psychanalyste.<sup>18</sup>

Si le phallus est équivalent au rouleau de

Pierre qui protège de la mère, c'est bien que la mère serait hors de la loi phallique, mais néanmoins concernée, car maîtrisable par cette loi. Elle ek-siste au phallus, maîtrisée par le rouleau de pierre porteur de ladite loi phallique. Ce n'est donc pas l'Œdipe qui mobilise les élaborations de Lacan, contrairement à Freud, mais le crocodile maternel. C'est à partir de ce point que Lacan poursuit un travail formel qui vise à établir une hétérogénéité radicale entre l'homme, et la femme comme mère, et au-delà de la mère réelle : la mère comme grand Autre préhistorique, comme grand Autre d'avant le langage, d'avant la loi.

Le recours de Lacan à la logique est précédé d'une mention rapide, mais cruciale, semble-t-il, à *Totem et tabou* :

Le maintien, dans le discours analytique, de ce mythe résiduel qui s'appelle celui de l'Œdipe – Dieu sait pourquoi – qui est en fait celui de *Totem et tabou* où s'inscrit ce mythe, tout entier de l'invention de Freud – du père primordial en tant qu'il jouit de toutes les femmes, c'est tout de même de là que nous devons interroger d'un peu plus loin, de la logique de l'écrit, ce qu'il veut dire. Il y a bien longtemps que j'ai introduit ici le schéma de Peirce [...] <sup>19</sup>

Il va donc reprendre la question de « toutes les femmes » avec : la logique, Peirce, l'écrit et l'universel :

Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que, un « toutes les femmes », il n'y en a pas. Il n'y a pas d'universelle de la femme. [...] Voilà ce que pose un questionnement du phallus [...] C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées...<sup>20</sup>

Pour comprendre la suite de la démarche de Lacan, il faut revenir un peu en arrière pour situer les enjeux. Il faut revenir à Freud et à ce qu'il pose d'un universel de l'interdit de l'inceste. Il existe pour Freud une sorte de formule logique universelle qui peut se dire : pour tout homme la fonction : relation incestueuse, ne s'accomplira pas. Ou encore : il existe un père qui jouit de toutes les femmes. Lacan part du

17 Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, version Seuil, p. 129.

18 Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séance du 10 mars 1970, Seuil, p. 129.

19 Jacques Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, version AFI, séance du 17 février 1971, p. 59.

20 *Ibid.*, p. 61.

principe que malgré ses erreurs dans ses énoncés mythiques, *cette pitrerie darwinienne*, Freud dit néanmoins la vérité et que cette vérité nous devons nécessairement la retrouver *un peu plus loin*, c'est à dire dans la *logique de l'écrit* puisque l'inconscient serait structuré comme un langage. Si c'est bien le cas, l'écriture logique doit pouvoir venir se substituer aux mythes qui se maintiennent encore dans le discours analytique.

Cela, c'est le premier point. Deuxième point : qu'est-ce qu'une logique de l'écrit devrait exprimer ? Conformément aux attendus lacaniens il existerait une dissymétrie fondamentale et très spécifique dans le champ lacanien entre les hommes et les femmes au regard de la fonction phallique dont l'écriture logique devra rendre compte, d'une manière universelle.

Troisième point, toute la difficulté de l'écriture logique de la loi sexuelle telle que la pense Lacan repose sur le fait que si l'homme est universellement concerné par cette fonction, il n'en est pas de même pour les femmes. Nous pourrions dire simplement qu'elles ne sont pas porteuses de la loi phallique, c'est à dire qu'elles ne sont pas les agents de la castration, néanmoins, comme êtres parlants, elles ne sont pas sans être concernées par cette loi phallique. Ce que Lacan nomme une relation discordantielle. Elles y sont sans y être. Comment écrire cette discordance qui renvoie au *pas-tout* ?

Eh bien, Lacan se propose d'écrire que les femmes y sont inscrites au titre d'un pas-tout, une sorte de partiel pour rejoindre ce que nous disions précédemment concernant l'objet. Et donc il va se servir de la logique pour établir une logique du *pas-tout* dont il affectera les femmes. Au point où nous en sommes, nous pouvons déjà saisir ce que peut cerner ce *pas-tout* avec l'exemple du mythe lacanien du crocodile. D'une part, dans sa dimension dévorante une femme-mère, dans son rapport primitif à *das Ding*, n'est pas assujettie à la fonction phallique, d'autre part elle y est sensible sous la forme de l'arrêt qu'opère sur elle le *rouleau de pierre*. La fonction phallique s'exerce sur elle mais elle ne l'exerce pas. C'est avec cette discordance, avec cette incomplétude quant à l'inscription de la femme au niveau de la fonction phallique, que Lacan pourra donc introduire son *pas-tout*. Et à partir

de ce *pas-tout* il pourra poser qu'il n'y a pas d'ensemble des femmes, soit son fameux *La femme n'existe pas*. (On remarque que là, Lacan évite l'écueil de la simple opposition binaire : où deux ensembles seraient strictement antonymes ce qui reviendrait à ce que l'un soit l'envers de l'autre ce qui ferait justement rapport.)

C'est dans la séance du 17 mars 1971, que Lacan reprend ce qu'il a ramené de Peirce au phallus, en tant que le rapport à la jouissance serait lié à la lettre  $\Phi$ , et aux quanteurs, pour commencer d'écrire tout cela avec l'appareil littéral logique moderne (disons : post-frégéen).

Lacan prend donc un point de départ freudien, *Totem et tabou*, pour lui donner un destin et une extension tout à fait singulière, *ce sera sa façon à lui, Jacques Lacan, d'écrire non pas le mythe Œdipien, mais le mythe du père fondateur : toutes les femmes, y a pas !* Dans ce mythe il n'y a pas un Œdipe qui viendrait s'opposer au père de la horde. Mais il s'agirait d'un sujet que le père et le nom du père sous la forme du rouleau de pierre viendrait sauver de la dévoration maternelle, manière d'évoquer la dangerosité de la relation incestueuse. Effectivement, pour Lacan la question n'est pas celle de l'Œdipe tel que Freud en parle à propos du petit Hans, qu'il nomme le mythe de Freud (*je savais qu'un petit garçon viendrait qui aimerait tellement sa maman... etc.*), la question insistante de Lacan est celle du redoutable désir de la mère qu'il décline de plusieurs façons avec la mante religieuse, le crocodile, *das Ding*, le poisson femelle, etc., auquel une seule parade peut être trouvée, le phallus soit le nom du père.

D'un côté nous aurions l'universalité de tous les hommes marqués par la fonction phallique, alors que de l'autre côté les femmes ne pourraient pas faire un universel, pas plus qu'un ensemble par défaut d'un trait marquant qui permettrait justement de faire cet ensemble que serait alors La femme. Donc, à défaut de trait marquant : *La femme n'existe pas*, alors que les hommes sont unarifiables par le 1 de la fonction phallique.

Nous pouvons ainsi prendre la mesure d'une modification dans la localisation de ce qui anime le sujet. Autant dans la psychologie classique, c'est la personne qui est le lieu d'un certain nombre d'effets, autant pour Freud c'est



l'appareil psychique comme lieu, avec la notion d'inconscient, qui devient le ressort des manifestations subjectives. Quant à Lacan, il opère un nouveau déplacement en faisant du langage le lieu de la structure subjective. Si bien que c'est dans le langage que l'on devra trouver les correspondances signifiantes de son mythe du crocodile et du rouleau de pierre.

Il va construire une série de quatre propositions utilisant des quantificateurs logiques et des prédicats pour cerner les champs sexuels d'inscription des hommes et des femmes relativement à la question de la jouissance. Ces propositions ne s'appliqueront pas à proprement parler aux hommes et aux femmes, mais à une variable  $x$ , qui est une variable apparente, nom donné par le logicien Hilbert à une variable liée à des quantificateurs tels que : *tout*, ou *quelque*. Cette variable Lacan la nomme : le signifiant sexuel.

Alors il ne s'agit pas là de faire la distinction, de marquer le signifiant-homme comme distinct du signifiant-femme, d'appeler l'un X et l'autre Y, parce que c'est justement là la question, c'est comment on se distingue. C'est pour ça que je mets ce  $x$  à la place du trou que je fais dans le signifiant, c'est-à-dire que je l'y mets, ce  $x$ , comme variable apparente, ce qui veut dire que chaque fois que je vais avoir à faire à ce signifiant sexuel, c'est-à-dire à ce quelque chose qui tient à la jouissance je vais avoir à faire à  $\Phi x$ .<sup>21</sup>

Le signifiant sexuel ce n'est pas le genre, cela n'a rien à voir avec ce que les cultures véhiculent de poncifs sur l'être homme et l'être femme qui ne seraient que des semblants. Lacan cherche à établir les ressorts logiques de la sexuation d'où se déduiraient dans un deuxième temps *homme* et *femme* et pour ce faire il introduit l'existence dans le langage d'un signifiant sexuel, ce qui est un véritable coup de force épistémologique.

Ce signifiant sexuel, cette variable  $x$ , Lacan va donc l'articuler de quatre manières différentes à la fonction phallique en utilisant des quantificateurs de la logique propositionnelle : le *tout* qui renvoie classiquement à la proposition universelle, et le : *il existe*, plus ou moins équivalent du *quelque*, qui renvoie à la particulière.

Nous avons vu que Lacan vise à établir les bases pour une incompatibilité, au sens logique du terme, entre l'homme et la femme. C'est à dire que l'un à l'autre ils *ne sont pas* compatibles. De fait la question centrale est posée : comment écrire logiquement cette négation qui doit écrire un non rapport logique en utilisant la même fonction ?

Loin donc que la relation de négation nous force à choisir, c'est au contraire en tant que, loin d'avoir à choisir, nous avons à répartir, que les deux côtés s'opposent légitimement l'un à l'autre<sup>22</sup>.

L'erreur serait de faire fonctionner des couples d'opposés qui reconduiraient une binarité classique à laquelle Lacan tente d'échapper. Le problème est le suivant : relativement au primat de la loi phallique, l'homme-père est par principe totalement inscrit sous le nom du père, que par ailleurs il y en ait ou pas qui, dans la réalité, satisfait à la fonction. Nous devons insister là sur la différence entre existence et appartenance, l'appartenance ne nécessite pas qu'il y ait existence dans la réalité. Ce qui renverrait en logique à une proposition universelle affirmative, pour tous les hommes, la fonction phallique s'écrit. Mais, il n'est pas possible pour Lacan de proposer un univers femme qui serait purement et simplement la négation de l'universelle précédente. L'universelle négative classique ne permet pas de rendre compte de la discordance que nous avons évoquée. Et c'est là, nous dit Guy Le Gaufey, qu'il fait une trouvaille, à savoir l'article de Jacques Brunschwig paru en 1969 dans le n° 10 des *Cahiers pour l'analyse*, intitulé « *La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote* ». <sup>23</sup> C'est là qu'il va trouver son *pas-tout*.

Quel est le problème ?

Brunschwig attire d'emblée l'attention sur le problème lié à la proposition particulière chez Aristote : elle peut, en effet, être entendue dans deux sens différents, l'un qu'il dit *maximal*, et l'autre *minimal*, double sens qu'Aristote remarque mais rejette.

Les deux sens, *maximal* et *minimal*, jouent

21 Jacques Lacan, ... *Ou pire*, version AFI, séance du 15 février 1971, p. 30.

22 Jacques Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, version AFI, séance du 3 mars 1972,

23 Jacques Brunschwig, *La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote*, Cahiers pour l'analyse n° 10, Travaux du Cercle d'Épistémologie de l'ENS, Le Seuil, Paris, 1969, pp. 3-26.

dans un rapport différent de la particulière à l'universelle.

Lorsqu'en effet j'affirme que *quelques personnes portent des lunettes*, deux possibilités restent ouvertes : ou bien en fait *toutes en portent*, auquel cas c'est vrai aussi de quelques unes ; ou bien *pas-toutes en portent*, et dans ce cas ce n'est donc vrai que de quelques unes. Dans le premier cas, la particulière : *quelques unes en portent* est compatible avec l'universelle.

Lacan va mettre à profit ce sens *maximal* de la particulière, le *pas-tout*, qui embête tellement Aristote, lequel cherche sans cesse à le réduire. *Lacan trouve en effet dans cette particulière maximale, le pas-tout, l'instrument qui, au lieu de faire accéder au tout de l'universelle dont il n'a que faire, va lui permettre de soutenir une existence sans essence.* Ce qui viendrait permettre d'écrire l'ek-sistence de la femme par rapport à la loi phallique à l'essence de laquelle elle ne participe pas. Avec le pas-tout, Lacan peut sortir d'une simple opposition homme-femme, où l'un serait quelque chose et l'autre pas, pour faire valoir une incompatibilité logique entre le tout et le pas-tout qu'il nomme non-rapport. L'un, le rouleau de pierre, fait obstacle à l'autre, le crocodile.

Il ne s'agit pas du tout de faire de l'un la négation de l'autre, mais au contraire de l'un l'obstacle à l'autre, par contre, ce que vous voyez se répartir, c'est justement un « Il existe » et un « Il n'existe pas » ; c'est un « Tout » d'un côté, « Tout x », à savoir le domaine de ce qui est là, ce qui se définit par la fonction phallique, et la différence de la position de l'argument dans la fonction phallique, c'est très précisément que ce n'est « Pas toute » femme qui s'y inscrit, vous voyez bien que, loin que l'un s'oppose à l'autre comme sa négation, c'est tout au contraire de leur subsistance, ici très précisément comme niée, qu'il y a un x qui peut se soutenir dans cet au-delà de la fonction phallique, et de l'autre côté, il n'y en a pas pour la simple raison qu'une femme ne saurait être châtrée pour les meilleurs raisons.<sup>24</sup>

Lacan aura élaboré progressivement la manière d'écrire la négation qui lui aura permis

d'écrire les formules qui concernent les femmes. De là viennent les hésitations concernant l'opérateur de la négation dont il dit qu'il ne l'avait pas placé au bon endroit et, entre mars et mai 1971, il passe de la négation de la fonction, à la négation portée sur le quanteur soit la formule : c'est pour *pas-tout* x que la fonction phallique peut s'écrire : , négation placée sur le quanteur : *tout*.

Dans le même temps, il produira la formule de l'exception non castrée en faisant porter la négation dans la particulière négative sur la fonction  $\Phi$  il existe un x, pour lequel la fonction phallique ne s'écrit pas.

Le 3 mars 1972, dans *Le savoir du psychanalyste*, Lacan apporte encore quelques précisions sur la valeur à accorder à ses écritures :

Il est clair, que ce n'est pas parce que j'ai usé d'une formulation faite de l'irruption des mathématiques dans la logique que je m'en sers tout à fait de la même façon. [...] la façon dont j'en use est telle qu'elle n'est aucunement réductible en terme de logique des propositions.

Nous avons donc maintenant les quatre formules, les deux de gauche qui correspondent au côté disons *homme*, et les deux de droite au côté *femme* :

$$\begin{array}{ll} \exists x \overline{\Phi x} & \exists x \overline{\Phi x} \\ \forall x \Phi x & \forall x \Phi x \end{array}$$

Du côté gauche nous dirons que pour *tout* x la fonction phallique s'écrit, et qu'il *existe un* x, pas le même, pour lequel la fonction phallique ne s'écrit pas. Le tout-homme, dont il s'agit, et dont Lacan, tient à souligner que ce *tout* n'entraîne aucune nécessité quant à l'existence, sera dit sans exception, ce qui, de fait, donne à l'exception un statut logique pour l'établissement de l'universelle affirmative. Cette exception qui ne saurait appartenir au tout-homme, Lacan l'écrit donc sous la forme d'un il *existe un* x pour lequel la fonction  $\Phi$  x ne saurait s'écrire, correspondant à l'au-moins-un, l'*hommoinzun*, qui n'est pas castré et qui ne saurait être aucun de tous les hommes. Cette exception répond à la place du

<sup>24</sup> Lacan Jacques, Le séminaire, *Le savoir du psychanalyste*, version AFI, séance du 3 mars 1972.

Encore une fois la raison dernière appartient au biologique avec lequel, remarquons-le, il est possible, à ce moment là, de fonder un ensemble, l'ensemble de toutes les femmes en tant qu'elles seraient châtrées, pour " les meilleurs raisons ".

père de la horde primitive, ce que Guy Le Gaufey a nommé *L'éviction de l'origine* en ce sens qu'il n'y a plus à renvoyer l'exception au niveau d'un invraisemblable père originaire, mais au niveau d'une nécessité logique inscrite atemporellement dans le langage.

Le 3 mars 1972, Lacan commence ainsi par le côté homme :

Où fonctionne enfin cet  $\exists x \overline{\Phi x}$  cet « il en existe au-moins-un » qui ne soit pas serf de la fonction phallique ? Ce n'est qu'un réquisit, je dirais, du type désespéré, du point de vue de quelque chose qui ne se supporte pas d'une définition de l'universelle. Mais, par contre, observez qu'au regard de l'universelle marquée du  $\forall x \Phi x$  tout mâle est serf de la fonction phallique. Cet au-moins-un fonctionnant d'y échapper, qu'est-ce à dire ? Je dirais que c'est l'exception. C'est bien la fois où ce que dit, sans savoir ce qu'il dit, le proverbe que « l'exception confirme la règle », se trouve pour nous supporté. Il est singulier que ce ne soit qu'avec le discours analytique qu'un universel puisse trouver, dans l'existence de l'exception, son fondement véritable, ce qui fait qu'assurément nous pouvons en tout cas distinguer l'universel ainsi fondé de tout usage rendu commun par la tradition philosophique dudit universel<sup>25</sup>.

De l'autre côté, disons simplement du côté femme, nous avons une première formule qui dit que *pas-tout* des femmes est inscrit au niveau de la fonction phallique, ce qui renvoie à la discordance déjà évoquée, et la deuxième formule renvoie elle aussi à un sans *exception*, mais qui ne procède pas d'un *au-moins-un*. Ce *distinguo* est essentiel dans la démarche de Lacan qui fait de l'exception, l'*au-moins-un* ce qui fonde la règle de l'universalité du tout, ce qui manque du côté femme. Du côté femme en effet l'exception n'est pas régie par un *au-moins-un* qui feraient d'elles des toutes, mais par le fait que c'est une par une qu'il n'en existe pas qui ne soient pas soumises à la loi. « Pas une pour ne pas ».

C'est là, quelque chose qui n'a pas plus de symétrie avec l'exigence désespérée de l'*au-moins-un*. [...] le fait qu'il n'y ait pas d'exception n'assure pas plus l'universelle de la femme, déjà si mal établie, en raison de ceci qui est discordant : le « sans exception », bien loin de donner à quelque « tout » consistance, naturellement en donne enco-

re moins à ce qui se définit comme « pas-tout ». <sup>26</sup>

Il n'y aura donc pas de trait distinctif homme-femme, avec lequel se formeraient ce que nous avons nommés les poncifs culturels de la différenciation sexuelle, mais une fonction particulière, la fonction phallique qui serait inscrite dans le langage, qui, en deçà des signifiants : femme et homme, marque de deux manières différentes et deux seulement le signifiant sexuel et qui détermine ce qui se manifeste dans ce que nous appelons femme et homme selon notre norme culturelle.

Dans sa formalisation, Lacan rencontre une difficulté. En effet, l'établissement du signifiant sexuel marqué différentiellement selon deux directions incompatibles représentées par les deux groupes de formules que nous avons présentées indique l'existence de deux positionnements logiques par rapport à une même fonction. Nous devons supposer que les quatre formules appartiennent à ce qui s'écrit du langage et même supporteraient le langage lui-même dans sa fonction de signification sexuelle. Eh bien, comment tel sujet sera-t-il signifié préférentiellement par le groupe de gauche dit homme ou par le groupe de droite dit femme ? C'est à dire comment va s'effectuer l'identification sexuée des parlêtres, qu'est-ce qui va indiquer, signifier, au sujet qu'il doit fonctionner avec le côté gauche ou le côté droit ?

Les formules de ladite sexualité sont ainsi faites par l'écriture qui oriente de deux manières différentes la loi sexuelle, mais comme telles, ces formules ne sont pas sensées dire, c'est-à-dire énoncer, les signifiants homme ou femme. Il manque un élément qui doit faire le pont entre : l'exigence formelle langagière hors sens, et ce qui avec les signifiants homme et femme doit recevoir la marque de ces écritures logiques.

Ce pont Lacan l'articule de deux manières différentes. Premièrement avec le corps lui-même. Ce serait le corps lui-même qui en quelque sorte parlerait au sujet de son appartenance sexuée différenciée en fonction de la présence ou non du pénis. Il le dit en clair dans le séminaire... *Ou pire*, lorsqu'il dénonce l'ho-

25 Jacques Lacan, Le séminaire, *Le savoir du psychanalyste*, version AFI, séance du 3 mars 1972, p. 86.

26 *Ibid.* p. 86.

moinzune erreur qui consiste à référer la différence sexuelle à des mythes, et qu'il ajoute :

Donc, c'est en ça que l'homoinzune, d'erreur, rend consistant le naturel d'ailleurs incontestable de cette vocation prématurée, si je puis dire, que chacun éprouve pour son sexe<sup>27</sup>.

Mais comment le corps parlerait-il au sujet de sa réelle appartenance à des champs logiques différenciés ? C'est ici qu'intervient vraisemblablement un deuxième point.

Deuxièmement, c'est le nom du père qui ferait le lien entre la logique formelle de la sexuation et la signification au sujet en fonction de son sexe anatomique. En effet, Lacan considère que ce qui s'énonce des Dix Commandements mosaïques dans l'Ancien Testament est un effet des lois de la parole, justement au nom du père. C'est à dire que ce qui se présente comme logique formelle dans le langage orienté par l'écriture  $\Phi x$ , en deçà du signifiant, se manifesterait dans la logique du signifiant sous la forme du nom du père. Cette conjugaison est rendue possible par la syllogistique lacanienne : en effet,

Premièrement : si le phallus est bien le signifié global, c'est-à-dire si toute la subjectivité est articulée à la loi sexuelle lacanienne.

Deuxièmement, si la subjectivité est effet du langage, relativement à l'énoncé selon lequel l'inconscient est structuré comme un langage.

Troisièmement : si le langage est fondamentalement et exclusivement cette logique sexuée développée par Lacan.

Alors, quatrièmement, s'établit une équivalence entre la logique, le sexuel et le langage... Cette syllogistique est confirmée par Lacan dans cet énoncé :

Voilà donc l'instrument phallique posé, avec des guillemets, comme « cause » du langage, je n'ai pas dit origine.<sup>28</sup>

C'est à dire que le langage : c'est la cause-rie phallique. Le langage : ça parle du phallus et ça ne parlerait même que de ça. Du coup, ce qui se dégagerait du langage par la logique aurait nécessairement valeur phallique sans autre

nécessité de démonstration. Et la logique, en tant que logique sexuée équivalente au langage, parlerait avec le langage par le nom du père au niveau du signifiant.

Le nom du père apparaît ainsi comme un double savoir, un savoir la loi sexuelle et un savoir lire le corps. Sans doute est-ce ainsi que nous devons comprendre l'effcience de ce que Lacan introduit sous le nom de signifiant sexuel, coordonné à la fonction nommée phallique. Cet ensemble, exprimé par le nom du père, saurait reconnaître l'équivalence entre la division sexuée sur le plan de la logique langagière et la division sexuelle sur le plan anatomique.

Si la femme est ainsi *castrée pour les meilleures raisons du monde*, comme le dit Lacan, ce n'est pas tant parce qu'elle n'a pas de pénis, mais parce que n'en ayant pas, la loi sexuelle, la loi du nom du père lui intime d'appartenir à la colonne de droite des équations de la sexuation. La castration dont il s'agit n'est pas une castration physique, mais une castration mentale.

Le fabuleux travail d'élaboration de Lacan l'aura amené à inscrire ce qui reposait encore sur des *insanités mythiques*<sup>29</sup> comme il le dit, replacées au niveau d'une logique débarrassée de ces scories. Néanmoins chacun des points qui font entrées dans son système restent problématiques et relèvent d'une axiomatique qui reste mythique dans son départ. Si l'Œdipe, c'est le rêve de Freud, eh bien, nous pourrions dire tout autant que la mère dévorante, sous les formes en particulier de la mante religieuse et du crocodile, aura été l'obsession récurrente de Lacan. Si nous faisons cette lecture, nous pouvons dire que tout le système qu'il met en place, apparaît comme une manière de construire un moyen de se protéger de cette aspiration redoutable. C'est en ce sens que tout ce qu'il amène est vrai, mais relativement à un mythe, dont nous pouvons dire qu'il est un mythe largement répandu. Néanmoins nous pouvons douter qu'il faille reconnaître dans ce travail une élaboration qui, sous cette forme, concernerait nécessairement l'ensemble des humains, de façon universelle, atemporelle et

27 Jacques Lacan, *Le séminaire, ... Ou pire*, version AFI, séance du 8 décembre 1971, p. 14.

28 Jacques Lacan, *Le séminaire, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, version AFI, séance du 9 juin 1971, p. 63.

29 *Ibid.* p. 134.

anhistorique, c'est à dire tous inscrits dans le même mythe.

Ainsi, il existerait une loi fondamentale inscrite dans le langage, la loi sexuelle. Elle signifierait, aux femmes-mères une incapacité dans l'activation de la loi qui nécessiterait alors l'activation de l'efficiace de cette loi par le nom du père. Ce qui est globalement masqué c'est que la nécessité seconde de l'intervention du nom-du-père repose sur l'effacement d'un premier temps : la prescription de cette place de pass-toutes qui est réservée aux femmes-mères et les rend nécessairement incapables.

Finalement la surprise aura été de réaliser que cette révolution épistémologique tout à fait considérable de Jacques Lacan, dans l'après-coup de son enseignement aura eu si peu de résonance dans le champ social. Au sens ou la différence des sexes n'aura pas été entendue justement comme une catégorie vide, non pas vide de

sens, non pas sans réalité, mais vide de définition, de propriété, de qualité, de valeurs ou de normes. Et cela peut-être bien à cause des prémisses du sujet Lacan, lesquelles ne lui auront pas permis d'historiser sa théorie. Car au fond, il me semble que l'on pourrait dire que la différence des sexes comme fait naturel indémêlable du langage et du culturel nous pose d'énormes difficultés, au sens où on a beaucoup de mal à imaginer l'histoire, tant cette histoire est mêlée d'idéologie, de mythologie, de calculs politiques et économiques. C'est sans doute faute d'avoir pu penser le changement et le relatif social dans une perspective d'historicité qu'une certaine psychanalyse s'est enfermée dans le présupposé d'une immuabilité du rapport entre les sexes qu'elle aura appelé « structure », c'est-à-dire certitude de l'éternité des éléments de la relation, bref la croyance en l'ahistoricité de leur différence.

